

les rez-de-chaussées ont dû quitter leurs lits, l'eau ayant envahi l'appartement où elles reposaient. Cette inondation s'est fait sentir spécialement dans les rues Craig, Bonaventure, Cataracte, et même dans les rues Sainte-Catherine et Drummond. Les lots vacants et toutes les places basses ont été changés en tant de lacs temporaires, et dans les champs autour de la Pointe Saint-Charles, il y avait en quelques endroits trois ou quatre pieds d'eau. La foudre est tombée sur une grange dans le village de Longueuil et l'a incendiée avec tout ce qu'elle contenait, environ 80 tonnes de foin. Elle appartenait à un M. Hurteau.

Les terres basses dans le voisinage de Longueuil ont été complètement submergées, et en plusieurs endroits, il y avait un ou deux pieds d'eau sur la voie publique. Un champ d'avoine, près du chemin de fer à Longueuil était presque complètement sous l'eau. La grange de M. Beaudry, sur le chemin de Chambly a été aussi brûlée par la foudre. Le pays entre Montréal et Saint-Hyacinthe est complètement inondé comme il l'était le printemps dernier.

La quantité d'eau qui est tombée a dû être immense, car les ruisseaux des montagnes qui assèchent en mai et qui ordinairement ne coulent qu'en octobre, sont devenus ce matin des torrents. Cette tempête a été suivie d'un grand changement dans la température. Le lendemain le temps était très-chaud.

## RECETTE AGRICOLE

### Du lait bleu

M. Muller raconte, dans le *Magasin fier Thierheilkunde* que, en 1866, il a eu à traiter vingt-six vaches, dont le lait présentait l'altération qui fait désigner celui-ci sous le nom de *lait bleu*.

Les propriétaires de ces animaux, convaincus que cette modification du lait était étrangère aux maladies eux-mêmes, et qu'elle devait avoir sa cause dans un défaut de soins, essayèrent de la prévenir par les mesures de propreté les plus minutieuses. Ce n'est que plus tard, lorsqu'ils virent que tous leurs efforts avaient échoué de la manière la plus complète, qu'ils eurent recours à l'habileté du praticien allemand.

M. Muller affirme qu'il a toujours réussi à combattre le mal en administrant à ses malades du soufre doré allié à de fortes doses de semailles d'ail, et en leur recommandant de ne pas leur donner de fourrage vert, surtout du trèfle incarnat en fleurs.

## FEUILLETON

### LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

#### LV

#### L'histoire des trois châteaux.

(Suite.)

— Tout, excepté cela, répondit le baron. Ma femme, mes amis me regarderaient comme un fou, si je renvoyais, à cause de vous, mon bon et fidèle Bernard.

— Auront-ils meilleure opinion de vous si je vous dénonce comme un assassin ? répliqua Korali.

Enfin, que vous dirai-je, Korali rentra dans le château. Les paysans qui l'exécutaient manifestèrent leur mécontentement ; et, dans plusieurs circonstances, il fallut la force pour réprimer un tumulte qui menaçait de se changer en rébellion. Mais quand, un jour, des ouvriers trouvèrent dans la Moldau le cadavre du P. Héraclius, dont le baron avait expliqué l'absence par une histoire plus ou moins habilement fabriquée, l'indignation générale ne connut point de bornes. Les villages se soulevèrent et Ildegardo, considéré comme un assassin, fut attaqué, assiégé dans son château, qui fut emporté d'assaut et livré à la dévastation. Il ne dut son salut et celui de sa femme et de sa fille qu'au dévouement de l'un de ses pages, nommé Zitzka, qui, prié d'accepter une récompense au retour de ses services, répondit fièrement : — Monseigneur, je ne veux rien recevoir de celui dont

les mains sont rougies de sang du P. Héraclius.

Les malheurs du baron d'Ildegardo n'étaient pas finis ; Manfredo profita de ces circonstances pour se venger ; il arrêta son maître qui mourut bravement, mais, bien douloureusement. Après deux années de guerre que se firent le baron de Georgey et Manfredo, avec des chances diverses, il ne resta plus rien de leurs châteaux, et l'un et l'autre tombèrent sur les ruines de leurs forteresses. Je dois dire, toutefois, que ce fut le baron de Rotenberg qui rasa le château de Manfredo. Il avait prétexté, pour raison de guerre, le droit qu'il avait de réclamer la baronne d'Ildegardo et sa fille. C'ena comme appartenant au tribunal de la statue de bronze.

La finit mon histoire ; car, depuis cette époque, j'ignore ce qu'est devenu mon ancienne maîtresse et sa fille ; j'ai tout sujet de croire qu'elles ont péri dans l'incendie du château où elles étaient retenues prisonnières ; on sait, d'ailleurs, que la baronne, fidèle à la mémoire de son mari, avait repoussé toutes les offres que lui avait faites Manfredo de l'épouser.

En écoutant le vieux Bernard, Henri de Brabant n'avait pas tardé à être frappé de la ressemblance qui existait entre son récit et celui que lui avait fait Satanais dans les jardins du château de Prague. Le titre d'Ildegardo, surnommé le « tonnerre », lui rappela celui d'Idérim, « Pécaïlle » ; puis Korali ne répondait-il pas singulièrement à l'appellation de Kara-Ali ? et certainement Manfredo n'était autre que Mansour, et Georgey représentait le roi de Georgey.

Cette découverte frappa le chevalier d'une véritable consternation, car elle lui prouvait que Satanais l'avait trompé. Cependant, il sut maîtriser son émotion, et écouta Bernard jusqu'au bout.

A ce moment, la porte de la cellule où était Satanais s'ouvrit, et Linda et Béatrice apparurent sur le seuil. Le chevalier s'empressa de leur demander des nouvelles de leur maîtresse, qui, dit Linda, désirait le voir et lui parler.

Les deux jeunes filles restèrent sur le toit du donjon, avec Bernard, et Henri entra dans la cellule.

L'intérieur de la petite chambre était éclairé par une lampe. Satanais était couchée sur un petit lit, grossier, et son bras était enveloppé du bandage que Bernard avait apposé sur sa blessure.

En voyant entrer le chevalier, elle se souleva à demi et jeta sur lui un regard scrutateur. Elle sentait, en effet, que la crise de sa destinée était arrivée, et elle voulait connaître la solution, quelle qu'elle fût.

Leurs regards se rencontrèrent, le sien exprimant l'angoisse et la torture, celui du chevalier, une profonde tristesse.

Henri, après avoir refermé la porte, s'approcha, et s'assit à côté du lit.

— Vous sentez-vous assez forte pour causer, un instant, d'affaires de la plus haute importance ? demanda le chevalier, après un instant de silence.

— Fussé-je à la mort, Henri, que je vous supplierais de me tirer de l'état d'anxiété où me plongent votre air et vos manières. Je suis sûre que le vénérable Bernard a causé. Mais dites-moi, ajouta-t-elle avec une excitation soudaine, dites-moi si je dois regarder tout comme fini entre vous et moi ?

— Satanais, répliqua le chevalier, vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre immédiatement. Tout à l'heure j'ai appris des choses bien étranges, et je crains que vous ne puissiez leur donner une explication satisfaisante.

— Alors, tout est bien fini entre nous ! murmura Satanais en laissant tomber sa tête et en se cachant la figure dans ses mains. Mon Dieu, fit-elle à demi voix, est-ce donc là que tout devait aboutir ? Oui, ajouta-t-elle au bout d'un moment, en redressant la tête, nous devons nous dire adieu pour toujours ; et maintenant que le premier instant de désespoir est passé, je suis que j'aurai le courage de me soumettre à ma destinée. Mais je dois me rendre cette justice, c'est que, quelle qu'ait été ma duplicité, depuis le jour où je vous vis dans le camp des Tabornites, j'ai toujours été guidée par des motifs qui n'avaient rien que de grand. Ce que Bernard vous a raconté doit être la vérité, mais ce qu'il n'a pu vous dire, c'est comment ma mère et moi nous pûmes nous sauver au milieu de la conflagration qui embrasait le château de Manfredo, comment nous errâmes longtemps, sans asile et sans secours, jusqu'au jour où Dieu voulut que nous rencontrassions le fils du baron Georgey, le frère de ma mère, Jean